

pauté par des siècles de préjugés, se sont dissipés dans la plupart des esprits, et tous les catholiques, en France comme dans le reste du monde, ont reconnu l'évêque de Rome pour ce qu'il est en réalité, le vrai vicaire de Jésus-Christ, le fondement de l'Eglise universelle, le centre de la communion ecclésiastique, le chef et le pasteur de toutes les églises, l'infailible docteur de tous les pasteurs, de quelque rang qu'ils soient, de tous les fidèles, soient-ils rois ou empereurs. Le concile du Vatican a donné le dernier coup à l'erreur gallicane et consacré à jamais ce retour des fils à leur père en définissant que " le Pontife romain n'a pas seulement un office d'inspection ou de direction, mais la pleine et suprême puissance de juridiction sur l'Eglise universelle, non seulement dans ce qui concerne la foi et les mœurs, mais dans ce qui regarde la discipline et le gouvernement de l'Eglise répandue dans le monde entier ; qu'il n'a pas seulement la principale part, mais toute la plénitude de cette suprême puissance ; que cette puissance est ordinaire et immédiate à l'égard de chacune des églises et de toutes ensemble, comme de chacun des pasteurs et de tous ensemble ; qu'il peut librement communiquer avec les pasteurs et les églises du monde entier, sans qu'aucun prince n'ait le droit de gêner ces communications ou de soumettre au placet les actes pontificaux ; que les définitions du Pontife romain sont irréformables et infailibles par elles-mêmes (1)".

Et cependant, même après ces solennels enseignements, il restait encore dans quelques catholiques de France un certain attachement dynastique qui n'était pas assez réglé par la discrétion et qui, dans les siècles passés, avait été la cause ou l'occasion des préventions gallicanes contre le Saint-Siège. Pie IX avait anathématisé l'erreur ; Léon XIII devait en détruire jusqu'à l'ancien ferment, et purifier dans les Français leur amour séculaire pour leurs rois.

Il se plaignait hautement que les catholiques français missent presque sur le même rang leurs attaches dynastiques et leur amour de l'Eglise : " Pourquoi, leur dit-il, vous diviser pour des formes politiques quand la religion est attaquée si violemment ? Mettez l'amour de l'Eglise au-dessus de l'amour d'une famille royale, et, acceptant le pouvoir de fait sorti de la révolution, que vous ne pouvez changer, combattez les institutions et les lois contraires aux droits de Dieu."

Il y a cinquante ans, ces avis du Chef de l'Eglise auraient été sans fruit ; peut-être même auraient-ils causé du scandale. Mais à la suite de ce graduel abandon des préjugés gallicans dont nous

(1) Const. Pastor æternus, cap. III et IV.